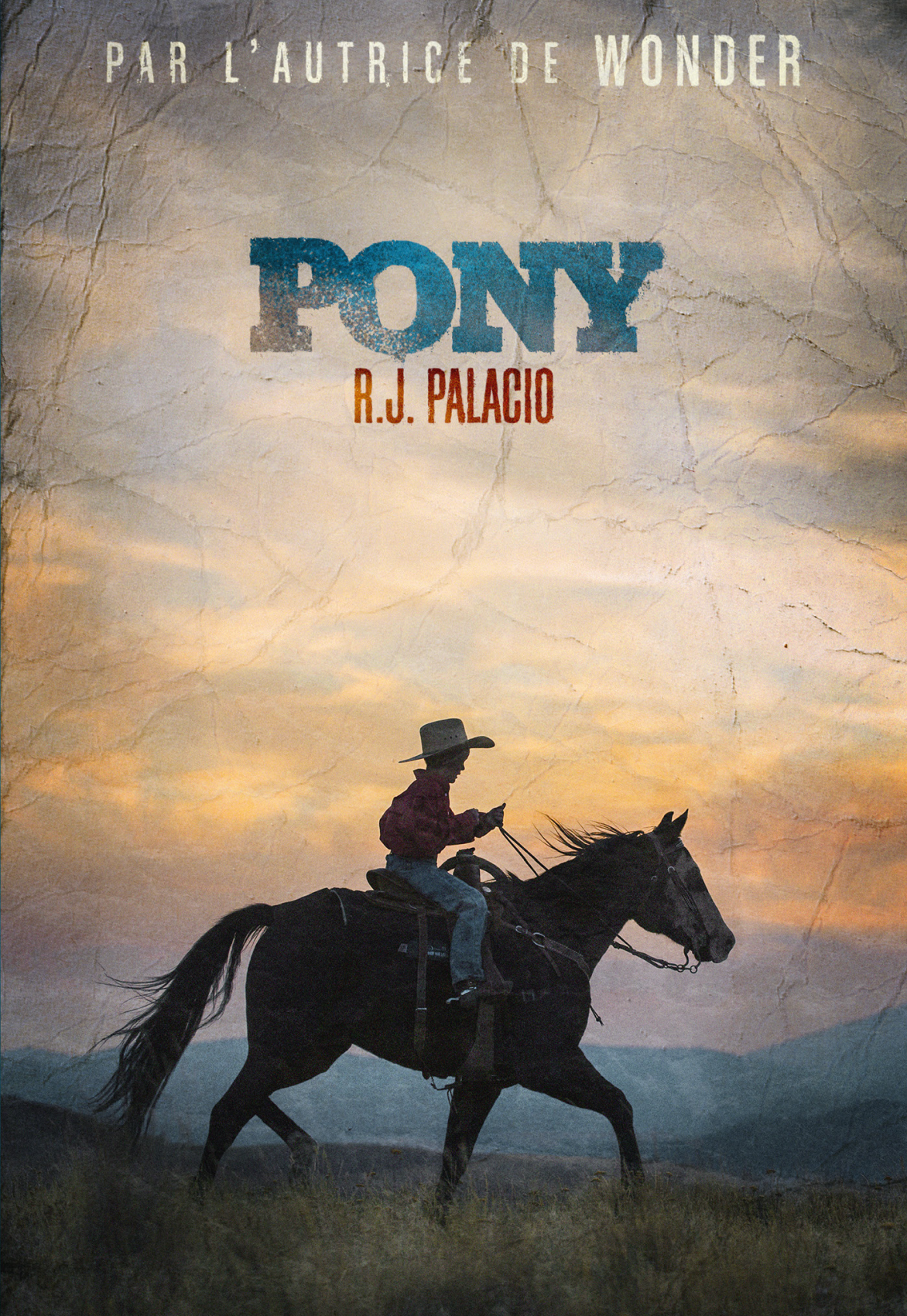
PAR L'AUTRICE DE WONDER

PONY

R.J. PALACIO



PONY

R. J. PALACIO

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Isabelle Chapman

Gallimard Jeunesse

Gallimard Jeunesse

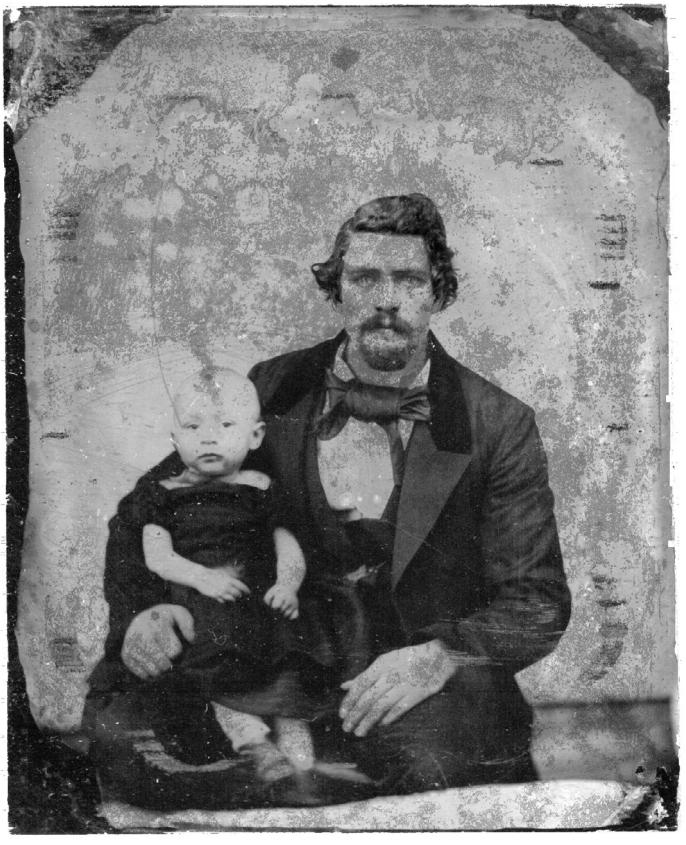
5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

www.gallimard-jeunesse.fr

Titre original : *Pony*

Édition originale publiée aux États-Unis en 2021 par Alfred A. Knopf,
un département de Random House Children's Books,
une filiale de Penguin Random House LLC, New York
© R. J. Palacio, 2021, pour le texte et les photographies, sauf :
photographie p. 158 et 323, *Horse* © Shutterstock
et photographie p. 312, *The Moon*, 1857 © Getty Images
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2023, pour la traduction française

À ma mère.



Nous ne sommes pas capables de définir notre nature.

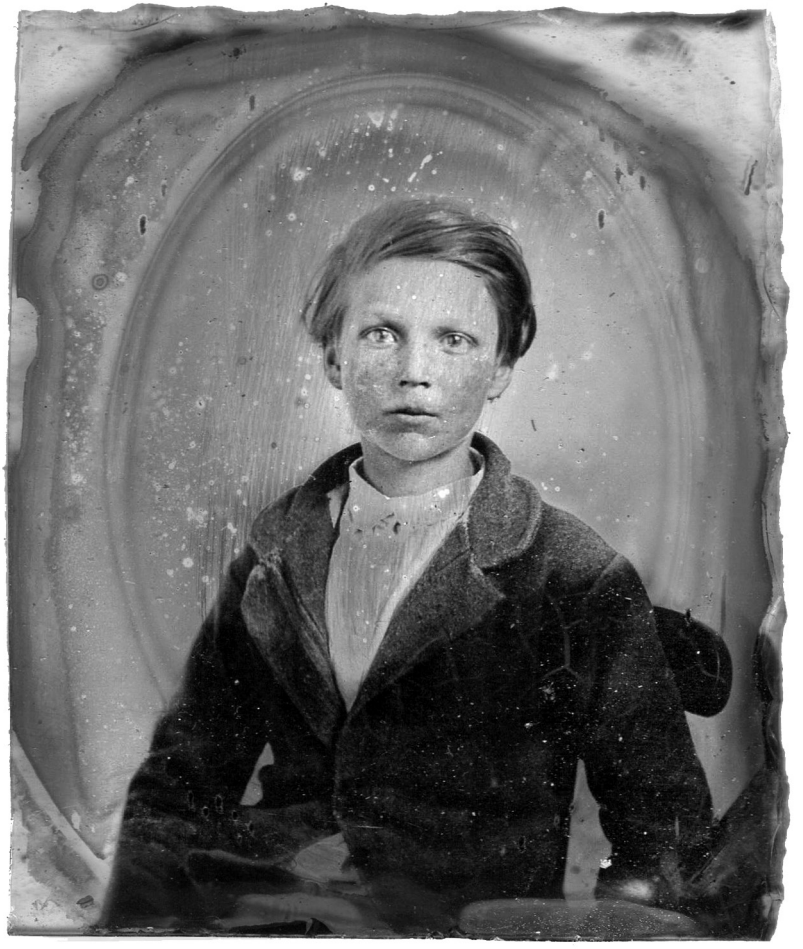
Margot Livesey
Eva et ses amies

Adieu, je dois m'en aller
Et te laisser quelque temps.
Mais où que j'aille, je reviendrai,
Devrais-je parcourir dix mille miles.

Dix mille miles, mon amour,
Dix mille miles ou plus.
Et que les roches fondent et que les mers brûlent,
Si je ne reviens pas.

Oh, reviens, mon amour,
Et reste un moment avec moi.
Car si l'amitié existe pour moi sur cette terre,
Tu as été cet ami.

« Fare Thee Well »
Vieille chanson anglaise, anonyme



UN

J'ai abandonné Ithaque pour le chercher.

François Fénelon
Les Aventures de Télémaque (livre XVI), 1699

Gazette de Boneville, le 27 avril 1858

Un garçon de dix ans rentrait à pied chez lui aux alentours de Boneville lorsqu'il fut surpris par un violent orage. Il se réfugia sous un grand chêne quelques secondes avant que l'arbre ne fût frappé par la foudre. L'enfant se trouva projeté à terre, laissé presque sans vie, ses vêtements réduits en cendres. Mais sa bonne étoile voulut que son père, cet homme à l'esprit inventif, assista à la scène et le ranima au moyen d'un... soufflet de cheminée. S'il s'en est sorti indemne, l'enfant conservera cependant de sa mésaventure un souvenir singulier: une image de l'arbre inscrite tel un blason sur son dos! Ce «daguerréotype par foudroiement» vient s'ajouter à plusieurs phénomènes similaires constatés ces dernières années, énième preuve des curiosités et des merveilles de la science.

1

Mon combat avec la foudre incita Pa à se plonger dans l'étude scientifique de la photographie, et c'est ainsi que tout commença.

Pa étant natif d'Écosse, où cet art était florissant, il avait toujours manifesté une curiosité naturelle pour la photographie. Il s'était essayé brièvement au daguerréotype après s'être fixé dans l'Ohio, une région riche en sources salées (dont on tire le bromure, un composant essentiel du procédé de développement). Mais ce procédé étant coûteux et peu rentable, Pa n'avait pas eu les moyens de poursuivre. « Les gens n'ont pas assez d'argent pour s'offrir de belles choses », avait-il conclu. C'était pourquoi il était devenu bottier. « Les gens ont toujours besoin de se chausser. » Il avait pour spécialité la botte mi-mollet en cuir grainé, dont il agrémentait le talon d'un compartiment secret où l'on pouvait glisser son tabac ou un canif. Ces semelles rencontrant un franc succès auprès de la clientèle, les affaires étaient plutôt bonnes. Pa avait installé son atelier dans la remise à côté de la grange et, une fois par mois, il se rendait à Boneville avec la carriole chargée de bottes, tirée par Mule, notre mule.

Mais à la vue du dessin du chêne que la foudre avait imprimé sur mon dos, Pa tourna de nouveau son attention vers la photographie. Il était persuadé que l'image sur ma peau

avait été provoquée par la même chaîne de réactions chimiques que celle en jeu dans la photographie. Un jour, alors que je le regardais mélanger des produits chimiques qui sentaient l'œuf pourri et le vinaigre de pomme, voici ce qu'il me dit : « Le corps humain est le récipient des mêmes substances mystérieuses, soumises aux mêmes lois de la physique que tout le reste de l'univers. Si une image peut être préservée par l'action de la lumière sur ton corps, elle peut aussi bien l'être par la même action sur le papier. » Pour cette raison, il s'était détourné du daguerréotype et penché sur un nouveau procédé où du papier trempé dans une solution d'iodures et de sels reçoit l'empreinte, par son exposition à la lumière, d'un négatif sur verre.

Pa ne tarda pas à maîtriser cette nouvelle science et devint un maître respecté du procédé dit « au collodion humide », un art quasi inconnu dans ce coin du monde. S'ouvrait à lui un champ d'expérimentation totalement nouveau, qui exigeait beaucoup de persévérance et aboutissait à des images d'une stupéfiante beauté. Ses « ferreuxtypes* », comme il les appelait, n'avaient pas la précision des daguerréotypes, mais leurs dégradés subtils faisaient penser à des dessins au fusain. Il avait mis au point une émulsion originale pour sensibiliser le papier (d'où l'utilité du bromure) pour laquelle il avait sollicité un brevet avant d'ouvrir un atelier au coin de la rue du tribunal de Boneville. En un temps record, ses portraits aux sels de fer étaient devenus la nouvelle mode. Non seulement c'était beaucoup moins onéreux que le daguerréotype, mais en plus, à partir du même négatif, il pouvait exécuter un nombre infini de tirages par contact direct avec la plaque de verre. Afin

* Le ferrotype, procédé qui existe également, est produit à partir d'une fine plaque de métal, alors que ce procédé-ci est tiré sur papier. *Toutes les notes sont de la traductrice.*

de les rendre encore plus attrayants, et en échange d'un petit supplément, Pa les teintait avec un mélange de blanc d'œuf et de poudres colorées, ce qui leur conférait un réalisme à vous couper le souffle. Les gens venaient de partout se faire photographier. Une dame chic avait même fait tout le chemin depuis Akron pour se prêter à une séance de pose. Je servais d'assistant à mon père. Pendant les prises de vue, j'étais chargé de régler les stores de la verrière et de laver les plaques de verre. Plusieurs fois, il me laissa même astiquer le cuivre du nouvel objectif qui, ayant coûté très cher, devait être manipulé avec une grande délicatesse. Étant donné notre changement de situation, à Pa et à moi, il envisageait de vendre sa fabrique de bottes, car il disait préférer « l'odeur des émulsions chimiques à celle des pieds ».

Ce fut à cette époque que nos vies basculèrent pour toujours, à la suite de la visite avant l'aube de trois cavaliers et d'un poney à la tête sans poils.

2

Cette nuit-là, je dormais d'un sommeil profond lorsque Mittenwool s'écria :

– Silas, réveille-toi vite ! Il y a des hommes à cheval qui s'approchent de la maison.

Je mentirais si je disais que l'urgence dans sa voix m'avait fait bondir hors de mon lit. Non, je ne fis rien de tel. Je me contentai de grommeler trois mots et me retournai entre mes draps. Il me poussa alors d'un bon coup, ce qui n'était pas rien de sa part : les fantômes ne manœuvrent pas facilement dans le monde matériel.

– Laisse-moi dormir, marmonnai-je.

À cet instant, j'entendis Argos hurler à la mort en bas, et le déclic du fusil de Pa. Je regardai par la lucarne près de mon lit, mais il faisait nuit. On n'y voyait rien.

– Ils sont trois, me dit Mittenwool penché à la même petite fenêtre en regardant par-dessus mon épaule.

– Pa ? appelai-je en descendant l'échelle de ma chambre sous les combles.

Il était tout habillé, en bottes, et guettait par le carreau ce qui se passait devant la maison.

– Baisse-toi, Silas.

– J'allume la lampe ?

– Non. Tu les as vus de là-haut ? Ils sont combien ?

– Moi non, mais Mittenwool dit qu'ils sont trois.

– Armés en plus, me souffla Mittenwool.

– Ils sont armés, répétai-je. Qu'est-ce qu'ils veulent, tu crois ?

Pa ne répondit pas. On entendait à présent un galop qui se rapprochait. Sans lâcher son fusil, il entrouvrit la porte, enfila à la hâte son manteau, puis se tourna vers moi.

– Ne te montre surtout pas, Silas… quoi qu'il arrive, m'ordonna-t-il. Si jamais ça tourne mal, file chez Havelock. Sors par-derrière et cours ! Tu m'entends ?

– Tu ne vas pas sortir ? m'exclamai-je.

– Retiens Argos. Tiens-le bien surtout.

Je passai son collier au chien.

– Mais tu ne vas pas sortir ? insistai-je, tenaillé par la peur.

Il ne prit pas le temps de me répondre, mais ouvrit la porte à la volée et se posta sous l'auvent, son fusil braqué sur les cavaliers qui s'approchaient au petit galop. De courage, mon père n'en manquait jamais.

En serrant Argos contre moi, je m'accroupis devant la fenêtre et jetai un coup d'œil dehors. Ils étaient trois, trois cavaliers, tout comme l'avait prédit Mittenwool. Derrière eux il y avait un gigantesque étalon noir et, à côté de lui, un poney à la tête blanche comme de la craie.

Le fusil de Pa les fit ralentir. Le premier cavalier, le chef, vêtu d'un long manteau jaune et monté sur un cheval tacheté, s'arrêta à une dizaine de mètres de la maison et cria en levant les mains en l'air :

– Oh là ! Vous pouvez baisser votre flingue, m'sieur. Je viens en paix.

– Baissez d'abord les vôtres, répliqua Pa, le fusil à l'épaule.

– Les miens ? dit l'homme en regardant ses mains vides.

Puis il fit semblant de s'apercevoir que ses compagnons tenaient Pa en joue.

– Rangez la quincaillerie, les gars ! Ça fait mauvais effet.

Il s'adressa de nouveau à Pa :

– Désolé. Ils ont pas l'intention de tirer. C'est la faute à l'habitude…

– Qui êtes-vous ? demanda Pa.

– Et vous, vous êtes Mac Boat ?

Pa fit non de la tête.

– Qui êtes-vous ? De quel droit débarquez-vous chez les gens au milieu de la nuit ?

Le cavalier au grand manteau jaune ne paraissait nullement effrayé par le fusil de Pa. Je distinguais mal ses traits dans l'obscurité, mais il paraissait de plus petite taille que mon père (Pa était l'homme le plus grand de Boneville). Il était plus jeune aussi. Il portait un chapeau melon comme en ont les messieurs distingués, sauf qu'il n'avait pas du tout l'air distingué. Avec sa barbe taillée en pointe, il avait plutôt l'air d'un bandit.

– Voyons, vous fâchez pas ! lança-t-il toujours du même ton faussement enjoué. Mes gars et moi, on comptait vous rendre visite après le lever du soleil, mais on a mis moins de temps que prévu. Moi, c'est Rufe Jones, et ceux-là, c'est Seb et Eben Morton. Essayez pas de savoir lequel est lequel, vous y arriverez pas.

C'est seulement à ce moment-là que je vis que les deux géants se ressemblaient comme deux gouttes d'eau ! Ils portaient, rabattu sur leurs visages en face de lune, le même chapeau melon blanc orné d'un large ruban.

– On est venus vous faire une offre de la part du boss, Roscoe Ollerenshaw. Vous avez entendu parler de lui, pour sûr ?

Pa garda le silence.

– En tout cas, m'sieur Ollerenshaw a entendu parler de vous, Mac Boat, continua Rufe Jones.

Mittenwool me murmura :

– C'est qui, Mac Boat ?

Toujours sans baisser son fusil, Pa répondit :

– Je ne connais pas de Mac Boat. Je m'appelle Martin Bird.

– Oh, bien sûr, répliqua Rufe Jones en hochant la tête d'un air entendu. Martin Bird, le photographe. M'sieur Ollerenshaw en sait long sur vous et vos talents ! C'est pour ça qu'on est là, vous voyez. Il a une affaire à vous proposer. La route a été longue pour arriver jusqu'ici. Vous voulez pas nous laisser entrer ? Toute la nuit, on a cavalé. J'suis glacé jusqu'aux os.

Pour appuyer ses paroles, il releva le col de son long manteau.

– Si vous voulez parler de votre affaire, je suis disposé à vous recevoir à mon atelier pendant la journée aux heures d'ouverture, comme n'importe quel homme civilisé.

– Qu'est-ce que vous avez contre moi ? demanda Rufe Jones d'un air faussement perplexe. Ce que j'ai à vous dire est d'ordre strictement confidentiel. On vous veut aucun mal, ni à vous ni à votre fils, Silas, là… C'est bien lui que je vois là-bas à la fenêtre ?

Je mentirais si je prétendais que je ne fus pas saisi de terreur à ce moment-là. Je reculai précipitamment mon visage du carreau. Mittenwool, qui était derrière moi, posa ses mains sur mes épaules pour m'obliger à me baisser davantage.

– Cinq secondes ! C'est tout ce que vous avez pour disparaître de ma vue.

Et Pa ne rigolait pas. Ça s'entendait au ton de sa voix.

Mais Rufe Jones n'avait pas dû bien comprendre, car il éclata de rire puis déclara calmement :

– Allons, allons ! Vous fâchez pas. Je suis qu'un messager. M'sieur Ollerenshaw nous envoie vous chercher et nous, on fait ce qu'on nous demande. Et je vous répète qu'il vous veut pas de mal. En fait, il cherche à vous rendre service. Il me charge de vous dire que son offre vous rapportera gros. « Une petite fortune », c'est ce qu'il a dit mot pour mot. Et ça vous coûtera pas beaucoup. Une semaine de boulot, pas plus, et vous serez un homme riche. On vous a même amené un cheval. Un grand et beau pour vous, et un joli petit pour le jeune homme. M'sieur Ollerenshaw est amateur de chevaux, voyez-vous. C'est un honneur qu'il vous fait en vous laissant monter ces beautés.

– Je ne suis pas intéressé. Il vous reste trois secondes. Deux…

– Bon ! Bon ! dit Rufe Jones en agitant les mains en l'air. On s'en va. Vous énervez pas. Allez, les gars, on y va.

Il fit tourner bride à son cheval, aussitôt imité par les frères qui menaient en outre à la longe les deux bêtes sans cavalier. Ils commencèrent à s'éloigner au pas dans la nuit. Mais au bout de quelques mètres, Rufe Jones s'arrêta. Il ouvrit les bras en croix pour bien montrer qu'il n'était toujours pas armé. Puis, d'une torsion du buste, il se retourna à moitié.

– Je vous préviens, on reviendra demain, avec des renforts. M'sieur Ollerenshaw est pas du genre à lâcher le morceau. Aujourd'hui, je suis venu en paix, mais je vous promets rien pour demain. Le boss, vous voyez, quand il a une idée dans la tête…

– J'appellerai le shérif !

– Ah, vraiment, m'sieur *Boat* ?

La voix de Rufe Jones s'était faite grinçante. Elle avait perdu tout semblant de légèreté.

– Mon nom est Bird, corrigea Pa.

– Ah, oui, c'est vrai. Martin Bird, le photographe de Boneville qui habite au milieu de nulle part avec son fils, *Silas* Bird.

– Vous feriez bien de…, articula Pa d'une voix rauque.

– D'accord, compris, répliqua Rufe Jones.

Mais il n'éperonnait toujours pas son cheval.

Je retins mon souffle, Mittenwool à mon côté. Quelques secondes s'écoulèrent. Personne ne bougeait. Personne ne prononçait un mot.

3

– Vous savez quoi ? recommença Rufe Jones sans baisser les bras, mais en reprenant une voix enjouée. Ça m'ennuie d'avoir à refaire le trajet en sens inverse à travers ces champs et ces bois interminables, tout ça pour revenir demain avec une douzaine de gars armés jusqu'aux dents. Dieu sait ce qui peut arriver avec tous ces flingues. D'ailleurs vous le savez aussi bien que moi. Une regrettable tragédie peut être évitée, m'sieur Boat, si vous venez avec nous maintenant.

Il tourna ses paumes vers le ciel.

– Pourquoi remettre à plus tard une belle petite promenade à cheval avec le fiston ? On vous ramènera dans une semaine. C'est une promesse sur l'honneur qu'il vous fait, le boss. Il m'a demandé de bien insister là-dessus, *sur l'honneur*. Allons, Mac Boat, l'offre est alléchante. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Pa, son fusil toujours braqué sur l'homme, le doigt sur la détente, serra les mâchoires. Cette expression sur son visage, je ne l'avais jamais vue, elle m'était étrangère. Tout comme son attitude : son corps était aussi tendu qu'un arc.

– Je ne m'appelle pas Mac Boat, articula-t-il en détachant chaque syllabe. Je m'appelle Martin Bird.

– Oui, bien sûr… M'sieur *Bird* ! Mille pardons, répliqua Rufe Jones avec un large sourire. Quel que soit votre nom, vous êtes pas d'accord ? On veut éviter qu'il y ait du grabuge.

Baissez votre fusil et venez avec nous. C'est seulement pour une semaine. Et vous rentrerez au bercail les poches pleines.

Pa hésita pendant une longue seconde. Il me sembla que le temps s'était concentré à l'intérieur d'un seul instant. Et dans un sens, c'était vrai, puisque c'est à ce moment que ma vie bascula.

Papa abaissa son fusil.

– Qu'est-ce qu'il fait ? murmurai-je à Mittenwool.

Je ne me rappelai pas avoir jamais été aussi affolé. Mon cœur avait cessé de battre. Le monde avait cessé de respirer.

– Entendu, je viens avec vous, dit tout doucement Pa, mais le son de sa voix déchira la nuit comme un coup de tonnerre. À la seule condition que mon fils reste en dehors de tout ça ; qu'il demeure dans cette maison, en sécurité. Il ne soufflera pas un mot à qui que ce soit. De toute façon, personne ne vient jamais par ici. Et je serai de retour dans une semaine. Ollerenshaw, dites-vous, a donné sa parole. Une semaine, pas un jour de plus.

– Hum… Je sais pas trop, grommela Rufe Jones en secouant la tête. M'sieur Ollerenshaw a bien spécifié de vous ramener tous les deux.

– Autrement, vous n'avez aucune chance que je vous accompagne paisiblement cette nuit. Faut-il vous le répéter ? déclara Pa d'un ton ferme. Sinon, il y aura, comme vous dites, du grabuge, maintenant ou quand vous reviendrez. Je suis un bon tireur. Ne m'obligez pas à vous le prouver.

Rufe Jones ôta son chapeau melon et se frotta le front. Il se tourna vers ses deux comparses, qui restèrent mutiques, ou peut-être haussèrent-ils légèrement les épaules. Dans l'obscurité, on ne distinguait que leurs pâles faces de lune.

– Bon, bon, qu'est-ce qu'on ferait pas pour avoir la paix ?

Juste vous. Mais alors… tout de suite ! Lancez-moi votre fusil. Qu'on en finisse.

– Vous l'aurez quand on arrivera dans les bois, pas avant.

– Bon, bon, mais allons-y.

Pa fit oui de la tête.

– Je vais chercher quelques affaires.

– Pas question ! Je suis pas d'humeur à supporter les entourloupes. On y va maintenant ! Vous montez sur ce cheval, là, et en avant ! Sinon, notre accord est nul et non avenu.

Ce fut plus fort que moi. Je m'élançai vers la porte en m'écriant :

– Non, Pa !

Pa tourna vers moi ce visage qui m'était étranger. On aurait dit qu'il avait vu le diable en personne. Ses yeux n'étaient plus que deux fentes. Je me mis à trembler de peur.

– Reste à l'intérieur, Silas ! m'ordonna-t-il en pointant son index vers moi.

Cette voix… si sévère ! Figé dans mon élan, je restai debout sur le seuil. Jamais il ne m'avait parlé sur ce ton.

– Tout va bien se passer, continua-t-il. Mais toi, ne sors pas de la maison. Quoi qu'il arrive, tu m'entends ? Je serai de retour dans une semaine. Tu as de quoi manger d'ici là. Il ne t'arrivera rien. Tu m'entends ?

Même si j'avais voulu lui répondre, aucun son n'aurait jailli de ma bouche.

– Tu m'entends, Silas ? répéta-t-il plus fort.

– Mais, Pa…, parvins-je à peine à balbutier d'une voix chevrotante.

– C'est comme ça, répliqua-t-il. Tu ne crains rien ici. Une semaine, pas un jour de plus ! Maintenant, rentre vite.

Je lui obéis.

Il se dirigea d'un pas décidé vers le grand cheval noir, sauta en selle et, sans même un regard pour moi, partit au galop. L'instant d'après, les trois cavaliers et lui se volatilisèrent dans la nuit immense.

C'est ainsi que mon père s'est retrouvé à la solde d'un réseau de faux-monnayeurs patentés, même si à l'époque, je n'en savais rien.

4

Je ne sais pas combien de temps je passai sur le seuil de la porte à contempler la crête derrière laquelle Pa avait disparu. Toujours est-il que j'y restai assez longtemps pour voir le jour se lever.

– Viens t'asseoir, Silas, me dit Mittenwool d'une voix douce.

« Non », fis-je de la tête. Je craignais de le perdre à jamais si je détachais mon regard de ce point sur la colline au-delà duquel Pa avait disparu. Autour de la maison, la plaine s'étendait à perte de vue sauf du côté de cette colline qui s'élevait en pente douce pour ensuite descendre vers les bois, un enchevêtrement d'arbres centenaires ceinturés d'immenses fûts de bois dur, si proches les uns des autres que leur densité, disait-on, empêchait de passer même les plus petits chariots.

– Viens t'asseoir, Silas, répéta Mittenwool. On ne peut rien faire. Il faut attendre, voilà tout. Il reviendra dans une semaine.

– Et s'il ne revient pas ? murmurai-je en laissant mes larmes rouler sur mes joues.

– Il reviendra, Silas. Ton père sait ce qu'il fait.

– Qu'est-ce qu'ils lui veulent, tu crois ? Qui est ce M. Oscar Ren-quelque-chose ? Qui c'est, Mac Boat ? Je ne comprends pas ce qui est arrivé.

– Je suis sûr que ton père t'expliquera à son retour. Il faut juste que tu sois patient.

– Une semaine entière !

Les larmes brouillaient ma vue, et j'avais perdu le point de repère sur la colline derrière lequel Pa avait disparu.

– Une semaine entière ! répétai-je en me tournant vers Mittenwool.

Il était assis sur une chaise à côté de la table de la cuisine, penché en avant, les coudes sur les genoux. Il avait l'air abattu malgré les efforts qu'il faisait pour ne pas le laisser paraître.

– Ça va aller, Silas, me dit-il d'un ton quand même assuré. Je serai avec toi. Et il y a Argos. On te tiendra compagnie. Tout ira bien. Une semaine, tu ne vas pas la voir passer tellement ce sera rapide.

Je baissai les yeux sur Argos, roulé en boule dans le bac à farine cassé qui lui servait de panier. Il n'était pas très fringant, notre vieux chien de chasse, avec son oreille coupée et ses pattes tremblotantes.

Puis je me retournai vers Mittenwool qui, en haussant les sourcils, me fixait d'un regard s'évertuant à me donner confiance. J'ai déjà fait allusion à sa nature de fantôme, mais je ne sais pas si « fantôme » est le mot juste. Esprit ? Revenant ? Pa pensait qu'il était un ami imaginaire ou quelque chose de ce genre, mais moi, je savais bien que c'était faux. Mittenwool était aussi réel que la chaise sur laquelle il était assis, que la maison, que le chien. Ce n'est pas parce que j'étais le seul à le voir et le seul à l'entendre qu'il était imaginaire. Bon, de toute façon, si vous aviez pu le voir et l'entendre, vous lui auriez donné seize ans. Grand et mince, des yeux brillants, une tignasse brune. Un rire qui vous faisait chaud au cœur. Mon ami et confident d'aussi loin que je me souvienne.

– Qu'est-ce que je vais faire ? dis-je dans un souffle.

– Tu vas commencer par venir t'asseoir, répondit-il en

tapotant la chaise à côté de lui. Tu vas te préparer un bon petit déjeuner. Avec un café bien chaud dans le ventre, tu te sentiras mieux. Puis, quand tu seras prêt, on fera le point sur la situation. On fera l'inventaire du garde-manger et on établira les menus de la semaine pour éviter que tu manques de quoi que ce soit. Puis on ira traire Moo, ramasser les œufs et donner son foin à Mule, comme on le fait tous les matins. Voilà ce qu'on va faire, Silas.

Pendant qu'il parlait, je m'assis en face de lui. Il se pencha vers moi.

– Tout va bien se passer, affirma-t-il avec un sourire censé me tranquilliser. Tu vas voir.

J'acquiesçai, mais seulement parce que je voyais qu'il se donnait beaucoup de mal pour me consoler et que je ne voulais pas lui faire de la peine ; dans le fond, je n'étais pas du tout sûr que tout irait aussi bien qu'il le disait. Et j'avais raison. Car après m'être astreint à quelques corvées domestiques – traire Moo, donner à manger aux poules et son foin à Mule, me préparer des œufs, tirer de l'eau du puits, vider les placards et peser la ration de la journée, balayer par terre et débiter le petit bois en fagots, cuire des biscuits que je ne mangeai pas parce que j'avais mal au cœur à force de ravaler mes larmes –, après tout cela, je jetai un coup d'œil par la fenêtre et qui je vis, là, devant la maison ? Le poney à la tête pelée.

5

En plein jour, il n'avait pas l'air aussi petit. Ou alors les autres chevaux étaient particulièrement grands ? Car à présent, en le regardant qui broutait au pied du chêne carbonisé par la foudre, il me paraissait d'une taille normale pour un cheval. Sa robe noire luisait au soleil. La courbe de son encolure longue et musclée précédait cette tête blanche d'une saisissante étrangeté.

Dehors, il n'y avait aucune trace de Pa ni des cavaliers partis avec lui. Les champs alentour étaient aussi silencieux qu'à l'accoutumée. Il avait plu quelques gouttes en fin de matinée, mais le ciel était maintenant dégagé, traversé par de minces nuages s'étirant comme des panaches de fumée.

Mittenwool me suivit auprès du poney. En général, sa présence effrayait les bêtes, mais le poney se borna à le regarder s'approcher avec curiosité. Il avait de longs cils, un museau court et des yeux bleu clair, écartés comme ceux d'un cerf.

– Salut, toi, dis-je doucement en flattant son encolure. Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

– Il ne galope sans doute pas aussi vite que les autres et se sera laissé distancer, avança Mittenwool.

– C'est ça qui t'est arrivé ? demandai-je au poney qui tourna sa tête chauve vers moi. Tu n'as pas voulu les suivre ? Ou bien ils t'ont semé ?

– Il a une drôle d'allure, commenta Mittenwool.

Il y avait quelque chose de réconfortant dans la manière dont le poney me regardait dans les yeux.

– Je le trouve très beau, dis-je.

– Sa tête… on croirait le crâne d'un squelette.

– Tu crois qu'ils l'ont renvoyé me chercher ? Ils voulaient m'emmener avec Pa, tu te rappelles ? Ils ont peut-être changé d'avis et l'ont envoyé pour moi.

– Comment ce poney aurait pu savoir qu'il fallait revenir ici ?

– C'est juste une supposition, répondis-je en haussant les épaules.

– Regarde s'il y a quelque chose dans la sacoche.

Je m'y pris avec précaution, de peur d'effrayer le poney. Mais il m'observait tranquillement, ni timide ni craintif.

La sacoche de selle était vide.

– Rufe Jones a peut-être renvoyé un des frères me chercher avec le poney pour que je puisse le monter. Et s'il s'était passé quelque chose ? S'il était tombé de cheval et si le poney avait continué sans lui ?

– Ça n'explique pas comment il a retrouvé la maison.

– Il aura suivi le même chemin que cette nuit, mais en sens inverse.

Tout en prononçant ces mots, je songeai à une autre possibilité.

– Ou alors, c'est Pa ! m'exclamai-je, horrifié. Mittenwool ! Et si Pa avait échappé à ces hommes et emmené le poney ? S'il était tombé du grand cheval noir et si le poney avait continué ?

– Non, ça n'a aucun sens.

– Pourquoi pas ? Il pourrait en ce moment même être couché, blessé, quelque part dans les bois. Il faut que j'aille à sa recherche.

Je levai mon pied encore nu jusqu'à l'étrier. Mittenwool se campa devant moi.

– Hé ! Pas si vite. Réfléchissons calmement, dit-il avec sa sagesse coutumière. Si ton père avait réussi à échapper à ces hommes, il ne se serait pas encombré du poney. Il serait parti à bride abattue pour rentrer le plus rapidement possible. Ce que tu dis n'a pas de sens, tu vois. Ce qui en a, par contre, c'est que le poney s'est sans doute perdu dans les bois et a erré un moment avant de débarquer ici. Avant tout, donnons-lui de l'eau. Le pauvre, il a l'air épuisé. Et nous, il faut qu'on retourne à l'intérieur.

– Mittenwool, commençai-je en secouant la tête, car une avalanche de pensées m'avait assailli et ces pensées m'avaient indiqué la marche à suivre. S'il te plaît, écoute-moi. Je crois que ce poney, le fait qu'il est ici… c'est un signe. Je crois qu'il est revenu pour moi. Je ne sais pas si c'est Pa qui l'envoie, ou si c'est le bon Dieu, mais c'est un signe. Je dois partir à la recherche de mon père.

– Allons, Silas. Tu parles sérieusement ?

– Oui, c'est un signe, m'entêtai-je.

– Pfft, riposta-t-il avec dédain.

– Crois ce que tu veux.

Je levai de nouveau mon pied vers l'étrier.

– Ton père t'a dit de l'attendre. « Tu ne dois pas sortir de la maison. Quoi qu'il arrive. » Dans une semaine, il sera de retour. Sois un peu patient.

Je sentis ma résolution faiblir. Tout avait été si clair dans ma tête, mais Mittenwool avait ce pouvoir quelquefois. Celui de me dissuader d'aller au bout des choses. Il n'avait pas son pareil pour semer le doute dans mon esprit.

– En plus, tu ne sais même pas monter à cheval, ajouta-t-il.

– Bien sûr que si ! Je monte Mule, tout le temps.

– Mule est plus proche d'un âne que d'un cheval, admets-le. Et là, c'est toi qui fais un peu l'âne. Reviens donc à l'intérieur.

– L'âne, c'est toi plutôt, me rebiffai-je.

– Voyons, Silas. Rentrons.

Son insistance faillit me convaincre de renoncer à mon projet. À la vérité, je n'étais monté sur un cheval que deux fois dans ma vie, et j'étais alors si petit que Pa avait été obligé de me porter pour m'asseoir sur la selle.

C'est alors que le poney souffla fort, les naseaux frémissants, ce que j'interprétai comme une invitation. Avec mon pied nu encore à moitié dans l'étrier, je me hissai promptement jusqu'à la hauteur de la selle. Mais tandis que je tentais de faire basculer ma jambe par-dessus la croupe, mon pied dérapa dans l'étrier et je tombai à la renverse dans la boue. Le poney émit un bref hennissement et fouetta l'air de sa queue.

– Zut ! hurlai-je en faisant claquer les paumes de mes mains sur le sol boueux. Zut et zut !

– Silas, me dit Mittenwool avec douceur.

– Pourquoi il m'a laissé ? Pourquoi il m'a laissé tout seul ?

Mittenwool s'accroupit à côté de moi.

– Tu n'es pas seul, Silas.

– Si !

Je sentis alors, soudainement et à mon grand étonnement, une grosse larme rouler sur ma joue gauche.

– Il m'a laissé seul ici et je ne sais pas quoi faire.

– Écoute-moi, Silas. Tu n'es pas seul. D'accord ? Je suis là. Tu le sais bien.

Il me regardait droit dans les yeux en me parlant.

– Je sais, mais…

J'hésitai. J'essuyai mes larmes sur le revers de ma manche. Je cherchai mes mots.

– … Mais, Mittenwool, je ne peux pas rester ici. C'est impossible. Quelque chose me dit que je dois partir à sa recherche. Je le sens jusque dans mes os. Il faut que je le retrouve. Le poney n'est pas revenu pour rien. Tu ne vois pas ? Il est revenu pour moi.

Mittenwool soupira et baissa les yeux en hochant la tête.

– Je sais que ça paraît fou, ajoutai-je. Et, oui, je le suis peut-être pour de vrai. À rester là, pieds nus dans la boue, à me disputer avec un fantôme au sujet d'un poney venu de nulle part. Cette histoire est complètement folle !

Mittenwool esquissa une petite grimace. Je savais qu'il n'aimait pas ce mot, « fantôme ».

– Tu n'es pas fou, dit-il tranquillement.

Je le regardai avec des yeux suppliants.

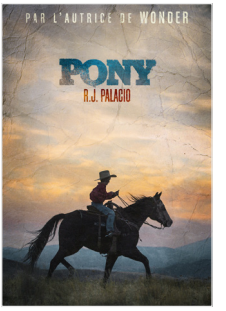
– J'irai seulement jusqu'à la lisière des bois. Je te promets, je n'irai pas plus loin. Si je pars maintenant, je peux faire l'aller et retour avant la tombée de la nuit. Ce n'est pas à plus de deux heures à cheval, si ?

Mittenwool contempla la crête rocheuse au sommet de la colline. Je devinais ses pensées. Parce que je les partageais sans doute. Les bois me terrifiaient depuis toujours. Pa avait essayé de m'y emmener chasser une fois. J'avais huit ans et j'avais eu tellement peur que je m'étais évanoui. J'ai toujours vu dans les arbres toutes sortes de formes maléfiques. Ce n'est pas un hasard, je crois, si j'ai été frappé par la foudre près d'un chêne.

– Et que feras-tu une fois à la lisière des bois ? argua Mittenwool. Jeter un coup d'œil à l'intérieur, crier coucou et rentrer ? Ça t'avancera à quoi ?

Pony

R.J. Palacio



OHIO, 1860.

Silas Bird, douze ans, est réveillé en pleine nuit par trois cavaliers qui enlèvent son père sous ses yeux. Lorsqu'un singulier poney à tête blanche apparaît sur le seuil de sa cabane, Silas n'a plus qu'une idée : partir à bride abattue à la poursuite des ravisseurs. Accompagné d'un ami étrange et fidèle nommé Mittenwool, il se lance dans un périlleux voyage à travers les grands espaces et la nature sauvage américaine sur les traces de son père… et du secret de sa famille.

Par l'autrice de *WONDER*, un fabuleux roman d'aventures et d'apprentissage qui explore l'amitié indéfectible entre un enfant et son cheval.

« Bouleversante, épique, une odyssée américaine qui rappelle Jack London et a tout d'un futur classique. »
Gayle Forman, autrice de *Si je reste*

Cette édition électronique du livre
Pony
de R.J. Palacio
a été réalisée le 15 juillet 2023
par Françoise Pham et Melissa Luciani
pour le compte des Éditions Gallimard Jeunesse.
(ISBN : 978-2-07-517046-8 – Numéro d'édition : 439985).

Code produit : U44504 – ISBN : 978-2-07-517048-2
Numéro d'édition : 439987

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.